

1	2	3
		4
7	6	5

AIDE A LA VISITE

Créée par Glenn Ligon, l'expression **"Post-black art"** est un terme qui allie esthétique, art et politique. Post-black défend l'idée que la nouvelle génération d'artistes afro-américain, même s'ils persistent à s'intéresser aux questions identitaires, ne veulent plus être seulement définis sous le prisme de leur couleur de peau. Pour sa première exposition personnelle en France, Glenn Ligon traduit le terme, une façon d'intégrer ces questionnements à la France.

SALLE 1

Étincelant, le mot « America » flotte sur chaque mur de la salle. Déjà rencontré avant même l'entrée de l'exposition, le mot est retourné, renversé, placé sens dessus dessous... Les transformations rendent sa lecture plus complexe. **Glenn Ligon demande un temps de déchiffrement et d'interrogation plutôt qu'une lecture linéaire directe.** La surface des néons a été peinte en noir. La lumière s'échappe par les côtés. Installés dans les salles de Carré d'Art-Musée, les néons brillent de nouveaux éclats : « America » se reflète sur le sol, sur les surfaces vitrées. L'oeuvre *Ruckenfigur*, est une citation des tableaux du peintre allemand Caspar David Friedrich. Il présentait certains de ces personnages dos au visiteur, en train de contempler un paysage. Les lettres face au mur, le néon nous tourne le dos. En tant que citoyen noir, Glenn Ligon s'est bien souvent trouvé face à une Amérique qui lui tournait le dos.

SALLE 2

Pour *The Death of Tom*, **Glenn Ligon s'approprie un film muet de 1905 réalisé par Thomas Edison: "Uncle Tom's Cabin"**. Un film inspiré du célèbre roman "La Case de l'oncle Tom" de Harriet Beecher Stowe. En 2008, Glenn Ligon réinterprète les dernières scènes du film, celles de la mort de Tom. Un tournage en 16mm, en respectant les contraintes techniques de l'époque (film muet, camera argentique, plan fixe, décor peint, etc.). Lorsque le film est développé, il est inutilisable. Suite à une erreur du technicien caméra, l'image est floue et saccadée. Glenn Ligon reconnaît que ce trouble fait sens par rapport à sa pratique. Il l'accepte,

selon ses mots, comme un "happy accident" et présente telles quelles les images brouillées. **Le film devient un matériau qui tend vers l'abstraction.** Pour achever sa réalisation, le pianiste Jason Moran a composé une musique originale. La musique va instaurer une narration et une cohérence d'ensemble à une histoire rendue illisible.

SALLE 3

La série *Debris Field* déconstruit la forme même des mots. **Glenn Ligon part de la matière première du langage écrit : la lettre.** Il les travaille comme des formes évanescences et libres. L'artiste développe une technique par étapes : la peinture des lettres précède l'utilisation d'une trame de sérigraphie. Il applique à la fin des gestes directement sur la toile : il recouvre de larges surfaces au feutre noir, repasse des formes en utilisant des bâtons d'huile. Ces étapes parachèvent le travail de composition. Par leurs différences et leurs ressemblances les toiles entrent en dialogue entre elles. Réalisées sous le mandat de Donald Trump, ces oeuvres sont aussi **une réaction à la nouvelle ère de post-vérité, de fake-news**, où les faits perdent leurs sens sous un assaut au langage orchestré par un leader populiste. Un moment de l'histoire où le langage se retrouve en échec. Les mots sont détruits. Défaites, les lettres s'éparpillent sur la toile et peuvent aussi être la base de la création d'un nouveau langage.

SALLE 4

Negro Sunshine : cette rencontre antinomique des deux mots avait marqué Glenn Ligon au point qu'il la gardait dans un coin de sa mémoire. Il trouve dans le néon le matériau idéal pour mettre en forme cette expression. **A la manière d'une éclipse**, un halo lumineux apparaît sur les cotés, soutenu par une surface blanche brillante. **Glenn Ligon emprunte la formule à Gertrude Stein.** Il s'est intéressé à un recueil de nouvelles publié en 1909 : "Trois vies". Au début de la nouvelle « Melantcha », l'autrice décrit le personnage noir de Rose : "Elle n'avait pas le grand rire débridé dont est fait le large éclat chaud (Warm Broad Glow : le titre de l'oeuvre)

du soleil nègre”(Negro sunshine).

Le poids historique du terme “negro”, un mot intrinsèquement lié à l’esclavage et au racisme, accolé à la légèreté rayonnante du terme “sunshine”, provoque un décalage poétique dissonnant. En décontextualisant la formule, Glenn Ligon en donne une nouvelle profondeur, un nouvel éclairage.

SALLE 5

Ouverte comme un livre, la peinture *Stranger* se déploie à la façon d’un panorama. Le diptyque monumental engage le visiteur dans une rencontre physique. **L’oeuvre s’arpente comme un paysage, se traverse comme un texte.** Les mots se dérobent à la lecture, le texte se révèle par endroits et disparaît à d’autres. Une opacité entretenue par le processus de travail de l’artiste. En utilisant des pochoirs et des bâtons d’huile noirs, **Glenn Ligon appose les lettres les unes après les autres. Il disperse ensuite de la poussière de charbon sur la toile.** Le geste obscurcit les lettres, en leur donnant une densité âpre, et les parent d’un éclat brillant. La toile retranscrit au complet « **Un étranger au village** », un essai de **James Baldwin**. Le texte, publié en 1955, raconte l’installation de l’auteur dans un village en Suisse. C’est la première fois que les villageois voient un homme de couleur. Pour Baldwin, habitué à un racisme d’Etat aux Etats-Unis, c’est une nouvelle forme de racisme qu’il expérimente. Cette situation inédite l’amène à développer une vision sensible et argumentée qui interroge sans détour les sociétés américaine et européenne.

SALLE 6

Cette série vive et colorée dénote dans le parcours de l’exposition. Elle s’inscrit pourtant dans la logique de travail de Glenn Ligon: ré-appropriation de mots, de films, de lettres, d’un texte au complet... l’artiste emploie ici des dessins d’enfants. Glenn Ligon s’est procuré des **cahiers de coloriage des années 60 et 70** destinés à des enfants des communautés afro-américaines. En 1996, Glenn Ligon donne ces dessins à des enfants, de trois à neuf ans, pour qu’ils les colorient. Les enfants s’emparent des images comme des surfaces vierges. Sans la pression du poids de l’histoire, sans chercher à faire oeuvre, ils font preuve d’une liberté candide. Tout en respectant les couleurs et les compositions premières, **Ligon reprend les dessins et les adapte en toile.** L’adulte qu’il est devenu essaie de retrouver les gestes et le regard de l’enfance, dans un rapport au temps, presque mélancolique.

SALLE 7

Le point de départ de *Hands* est **une photo de presse** que l’artiste a agrandi plusieurs fois à la photocopieuse. A chaque passage, l’image s’assombrit, les détails disparaissent, les visages se fondent dans le noir. L’évènement est la **Million Man March. En octobre 1995** cette manifestation se revendique journée de solidarité et de fierté pour les hommes noirs américains. De cette manifestation faite pour se rendre visible, Glenn Ligon montre un effacement. L’image des mains levées résonne aussi avec une actualité plus proche et le mouvement Black Lives Matter où “hands up, don’t shoot” est devenu un slogan. Vingt ans séparent pourtant ces deux formes de manifestations.

I Am a Man est une peinture de 1988. Elle fait partie des premières oeuvres réalisées par Glenn Ligon. **Derrière l’apparente simplicité du tableau, c’est une nouvelle fois l’histoire des Etats-Unis qui est convoquée.** En 1968, pendant le mouvement des droits civiques, les éboueurs de Memphis, noirs pour la majorité d’entre eux, manifestent pour faire valoir leur droits. Les grévistes s’affichent avec des pancartes devenues célèbres, un message en noir et blanc : “Je Suis un Homme”. Dix ans après sa réalisation, Glenn Ligon demande à un restaurateur d’oeuvre d’art, Michael Duffy, d’annoter les défauts de l’oeuvre. Un constat, pour notifier les parties à corriger et celles à restaurer.

Notre équipe de médiation est disponible tous les jours pour échanger sur les oeuvres. Des visites commentées sont proposées à 15h et 16h30

“L’étranger au village” fait partie du recueil “Chroniques d’un enfant du pays”. La nouvelle traduction par Marie Darrieussecq est disponible à la librairie de Carré d’Art.

Pour prolonger la visite :

LE CENTRE DE DOCUMENTATION DU MUSÉE PROPOSE UNE SÉLECTION DE RESSOURCES DONT CERTAINES CHOISIES PAR L’ARTISTE LUI MÊME.

CARRÉ D’ART. NIVEAU -1

EN COLLABORATION AVEC LE MUSÉE, LA MÉDIATHÈQUE OFFRE UNE BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE ISSUE DE SES COLLECTIONS AINSI QUE DES ÉVÈNEMENTS CULTURELS DE VALORISATION : LECTURES, PLAYLISTS MUSICALES...

CARRÉ D’ART. ENTRESOL & NIVEAU -1